

OGAWA Ito

LE JARDIN  
ARC-EN-CIEL

Roman traduit du japonais  
par Myriam Dartois-Ako



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Le Restaurant de l'amour retrouvé*  
*Le Ruban*

Titre original : *Nijiïro garden*

© 2014, Ito Ogawa  
All rights reserved.

First published in Japan by Shueisha Inc., Tokyo.

French translation rights arranged by Shueisha Inc. through le Bureau  
des Copyrights Français, Tokyo.

© 2016, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1195-0

## PROLOGUE

J'avais six ans.

Elle, elle était plantée sur le quai. Avec chaque train qui passait, le ruban rouge de son uniforme dansait dans le vent, il faisait comme un petit bond souple. On était en été. Je m'en souviens très bien, parce que c'était la veille de mon anniversaire.

— Sôsuke !

Quelque part, j'ai entendu la voix de maman qui m'appelait. A l'époque, j'adorais les trains et, pressé de les voir, je l'avais précédée sur le quai. Du coup, entraîné par la foule, j'avais été séparé de maman.

— Sôsuke !

Lorsqu'elle m'a appelé pour la deuxième fois, je me suis rendu compte que je tenais la jeune fille par la main. Troublé, j'ai vite lâché sa main. Mon cœur s'est mis à cogner, comme s'il tapait des pieds. Soudain, j'avais du mal à respirer, la gorge sèche.

La main que j'avais retirée de celle de la jeune fille était toute moite. Exactement comme si je tenais serrées dans mon poing les larmes qui coulaient sur ses joues. Le vacarme des trains qui passaient étouffait le son de ses sanglots, mais je suis sûr qu'elle pleurait.

Maman se trouvait de l'autre côté de la foule, l'air fatigué. Je me suis dépêché de la rejoindre. Un train est immédiatement entré en gare, je suis monté dedans avec elle.

Une fois assis, j'ai repensé à la jeune fille. Pendant tout le trajet, j'ai gardé sa chaleur délicatement emprisonnée au creux de ma main.

Je n'avais aucune envie de me défaire de la douce sensation qui y persistait.

C'était comme si je gardais un petit oiseau secret dans ma main.

C'était pendant que je regardais passer le troisième train, interdite. Soudain, quelque chose a enveloppé mes doigts. Au début, j'ai cru que je me faisais des idées. Mais la sensation s'est peu à peu précisée, une tiédeur s'est affirmée.

Rien n'aurait pourtant dû me retenir...

J'étais incapable de faire le petit pas qui déciderait de tout. Au prochain, j'y vais ; au prochain... pendant que je m'encourageais, les trains filaient à toute allure.

J'ai levé la tête, le ciel était tout bleu, sans un seul nuage ; un ciel d'été incroyablement bleu.

Je voulais être libre, et voilà où j'en étais.

Rien ne me retenait. Du moins, je l'avais cru.

J'ai tourné les yeux, un petit garçon se tenait juste à côté de moi. La casquette de baseball qu'il portait cachait presque tout son visage, mais il me tenait par la main.

Je n'avais pas envie de dégager ma main. Parce que la sienne était chaude.

Sous mes yeux, un train express est passé à une vitesse folle, la poussée exercée par son passage à deux

doigts de nous renverser. Je ne pouvais pas lâcher sa main maintenant.

L'enfant, peut-être effrayé, a serré fort mes doigts. Si je retirais brusquement ma main, il risquait de me suivre instinctivement.

Avec chaque vague de chaleur émanant de sa paume, mon cœur glacé se réchauffait. Je n'avais pas le souvenir d'avoir jamais tenu quelqu'un par la main. Saisie par l'émotion, j'ai cligné des yeux et des larmes ont roulé sur mes joues.

A cet instant, la main du garçonnet a délicatement quitté la mienne. La voix d'une femme, sans doute sa mère, s'est élevée de nulle part. Elle l'avait sûrement appelé par son prénom, mais je ne l'ai pas saisi. L'enfant est parti en trotinant.

J'ai jeté un bref regard par-dessus mon épaule et je l'ai vu s'éloigner. Alors que l'instant d'avant, il me tenait par la main, il ne s'est pas retourné une seule fois et je l'ai perdu de vue.

Impulsivement, j'ai regardé ma main vide. Je cherchais à m'assurer de ce qui s'y trouvait il y a encore peu. Mais il n'y avait rien d'autre que ma paume. La ligne de vie, la ligne du destin, la ligne de cœur et les autres s'y croisaient. Et c'est tout.

J'étais à l'école primaire, je crois. J'étais allée à la fête avec des amies, et je m'étais fait lire les lignes de la main. La diseuse de bonne aventure, accoutrée comme il se doit, a lancé un coup d'œil à la paume de ma main et m'a annoncé d'une voix sentencieuse :

Toi, tu auras une vie difficile. Pas mauvaise pour autant. Mouvementée, mais tu feras une belle rencontre.

Et puis, regarde, ici, ta ligne de cœur est nettement visible, a-t-elle dit, et avec une loupe, elle a

étudié attentivement cette prétendue ligne de cœur gravée sur ma paume. J'ai oublié la suite.

Choko, tu vas rencontrer quelqu'un de bien !

Mes amies, qui s'étaient aussi fait lire les lignes de la main, étaient enthousiasmées. Détachée, je regardais d'un œil froid et distant ces filles naïves. C'est toujours pareil. Je suis incapable de fraterniser avec les autres.

Devant ma main vide, cet épisode m'est soudain revenu à l'esprit.

En admettant que ma destinée soit réellement inscrite au creux de ma main, ma ligne de vie aurait dû s'interrompre avant mes vingt ans. Pourtant, cette ligne épaisse s'allongeait à loisir, répugnante.

Un train, un de plus, est passé en vain. Dans le ciel bleu s'étirait maintenant, comme une égratignure, la traînée laissée par un avion.

Si j'ai dû renoncer à mon projet, c'est parce que quelqu'un d'autre est passé à l'acte avant moi. Une annonce signalant un accident de personne à la gare voisine a été diffusée et les trains stoppés dans les deux sens.

L'homme à côté de moi, sûrement un employé, a eu un claquement de langue agacé. Deux lycéennes aux jambes nues ont descendu les escaliers d'un pas pressé.

Je suis restée un moment sur un banc du quai, à attendre la reprise du trafic. Comme si elles chantaient à la mémoire de la personne qui avait sauté le pas, les cigales s'égosillaient.

J'ai délicatement posé la paume de ma main sur ma poitrine. La chaleur des doigts du garçonnet subsistait encore un peu.

## FUGUE AMOUREUSE

J'avais pris un train bondé avec Sôsuke, lorsque j'ai soudain relevé la tête.

Sur le quai de la gare se tenait une jeune fille en uniforme.

Après avoir contemplé un instant la paume de sa main, au bord des larmes, elle a tourné les yeux vers le train dans lequel je me trouvais. Un bref instant, il m'a semblé que nos regards se croisaient.

C'était au retour, nous étions sortis pour préparer la fête d'anniversaire de Sôsuke. Malgré mon épuisement, à peine mes yeux s'étaient-ils posés sur elle que la scène devant moi, jusqu'alors floue, s'est parée de couleurs vives. Les portes se sont fermées, le train a démarré, mais j'étais incapable de détourner le regard de sa silhouette qui s'éloignait peu à peu.

Depuis, de jour comme de nuit, je pensais sans cesse à elle.

Il me suffisait de revoir sa vague silhouette pour me sentir étrangement oppressée, les yeux soudain mouillés de larmes. Depuis, je la cherchais partout.

Ce n'était pas un coup de cœur, pas du tout. Pour commencer, il s'agissait d'une élève de lycée. Et en plus, même pas d'un garçon, mais d'une fille.

Les grandes vacances ont débuté, Sôsuke est parti en colonie pour une semaine ; c'était le deuxième soir. Après mon travail à mi-temps, j'ai pris le train et, lorsque je suis descendue à ma gare habituelle, je l'ai vue, immobile sur le quai d'en face. Je n'aurais jamais cru la retrouver...

Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais en train de gravir les escaliers quatre à quatre. Comme l'autre jour. Encore une fois, j'avais les mains pleines.

— Attends !

J'ai traversé la passerelle à fond de train et, en descendant l'escalier qui menait au quai sur lequel elle se trouvait, je l'ai interpellée en criant.

Ce qu'elle s'apprêtait à faire n'était pas difficile à imaginer. Déjà l'autre jour, elle avait ce regard qui ne trompe pas. Et pourtant, personne ne lui adressait la parole, ne tentait de la retenir.

Arrivée auprès d'elle au terme d'une course folle, je lui ai dit, d'un ton volontairement comique :

— Qu'est-ce que tu fabriques, tu as fait tomber quelque chose sur les rails ?

Interloquée, elle a imperceptiblement relevé le visage.

— Nan, je blague. Moi aussi, j'ai souvent envie de mourir.

— Hein ?

A peine cette exclamation lui avait-elle échappé que des larmes ont jailli de ses grands yeux. Son regard clair rappelait celui d'une biche sauvage.

— Mais comme j'adore manger, je finis toujours par réfléchir à ce que je pourrais manger au prochain repas. Du coup, ça me donne faim, alors je me dis, autant le faire après avoir mangé et en me répétant mélancoliquement que c'est mon dernier



repas, j'engloutis tout jusqu'à la dernière miette. Alors, je suis vaguement satisfaite et je ne suis plus très partante pour mourir. Et au bout d'un moment, j'ai à nouveau faim. Et ça recommence, à chaque fois ! C'est complètement débile, hein ?

Ce tissu de mensonges m'est venu aux lèvres avec une facilité déconcertante. Je voulais avant tout gagner du temps, il le fallait. Au moins, pendant que je lui parlais, elle n'allait nulle part. Portée par mon élan, je l'ai invitée.

— Puisqu'on est là, on pourrait aller manger un morceau ensemble. Moi aussi, aujourd'hui, je suis toute seule pour le dîner.

Il sera toujours temps de mourir après, ai-je ajouté en mon for intérieur.

Mais elle allait sans doute refuser, j'y étais à demi résignée. Elle ne paraissait pas du genre à suivre docilement une parfaite inconnue qui l'abordait à l'improviste. Pourtant, contre toute attente, elle a opiné de la tête.

Un nouveau train arrivait. Mine de rien, je l'ai gentiment attrapée par le bras et éloignée du bord du quai. J'étais arrivée à temps, tant mieux. Ma joie était telle que j'étais à deux doigts de m'effondrer sur place.

Nous avons quitté la gare et longé ensemble la rue commerçante. Elle avait bon cœur, elle a porté l'un de mes sacs de courses. Il était vingt et une heures passées, le silence régnait déjà dans les rues.

— On n'a qu'à aller jusqu'à la rocade, il y a un restaurant là-bas, ai-je proposé à la jeune fille qui marchait en silence quelques pas derrière moi, un peu sur le côté.

Souvent, quand je n'avais pas envie de cuisiner pour le dîner, j'y emmenais Sôsuke. Il y avait toujours

beaucoup de monde, mais c'était bon marché et pas si mauvais que ça. Et surtout non fumeur, une bénédiction pour Sôsuke qui souffrait d'asthme.

La rue commerçante donnait sur un quartier résidentiel tranquille, avec des pots de fleurs alignés en rangs serrés sous le porche des maisons. Le brouhaha joyeux d'une conversation s'élevait de nulle part.

— Ah ! s'est-elle soudain écriée.

Je me suis retournée, elle s'était immobilisée, le nez en l'air.

— Une étoile filante !

Tout en transférant de ma main gauche à la droite le sac plastique que je portais, je me suis arrêtée moi aussi et j'ai regardé le ciel.

Mais il n'y avait pas la moindre trace d'une étoile filante. Dans ce ciel bouché, était-il vraiment possible d'en apercevoir une ? Le ciel était couvert, ce soir, plombé. Comme mon cœur.

— A ce propos, chez moi... ai-je lancé en marchant.

J'ai réalisé qu'elle me précédait maintenant d'un demi-pas. Sa silhouette longiligne était celle d'une belle plante qui pousse vigoureusement, tournée vers le soleil.

— Oui ?

Au bout de quelques secondes, elle m'a invitée à poursuivre.

— J'habite au premier étage d'un petit immeuble, mais au dernier, il y a un petit toit-terrasse, la vue de là-haut n'est pas mal du tout. En plus, personne n'y va.

Quand mon mari vivait encore avec nous, on y avait même fait un barbecue tous les trois. J'y avais aussi regardé une éclipse partielle de soleil avec

Sôsuke. Mais ces derniers temps, enfin, plus précisément, depuis que mon mari m'avait quittée, je n'étais pas une seule fois montée sur la terrasse. Même cela était au-dessus de mes forces ; la lessive, je la passais au sèche-linge.

— Ah oui, d'ailleurs, qu'est-ce qu'on fait pour le dîner ? Rien n'est ouvert, il va falloir pousser jusqu'au restaurant de la rocade...

Au beau milieu de ma phrase, elle s'est soudain tournée vers moi et, d'une voix claire, a annoncé :

— Choko aimerait bien aller sur le toit-terrasse.

— Choko ?

Je ne comprenais pas.

— Euh oui, je m'appelle Chiyoko. Comme dans la chanson, *chiyo ni, hachiyo ni...* *Pour l'éternité des temps...* Vous connaissez ? Ça s'écrit pareil.

Et elle se surnommait elle-même Choko, semblait-il. Elle était mûre d'apparence et de comportement, mais sa voix et sa façon de s'exprimer trahissaient son âge.

Nous sommes revenues sur nos pas, remettant le cap sur la rue commerçante. J'habitais dans une des ruelles de derrière. En gravissant l'escalier étroit, la réalité m'a soudain assailli et j'ai été prise de sueurs froides.

— Dis, Chiyoko, tu veux bien aller m'attendre sur la terrasse ? Je vais préparer le nécessaire, je cuisine un petit quelque chose et je l'apporte.

En réalité, pour ce qui était de cuisiner un petit quelque chose, je n'avais sous la main que des plats préparés ou surgelés, mais je n'y pouvais rien. Ce que je venais d'acheter au supermarché était du même acabit.

— Je vais vous aider. A deux, on ira plus vite.

L'idée de me montrer sous un mauvais jour à une jeune fille que je venais à peine de rencontrer me déprimait. Eh oui, c'était un véritable capharnaüm chez moi. J'avais profité de l'absence de Sôsuke pour ne rien faire, ni vaisselle, ni lessive, ni ménage. Mais Chiyoko n'a pas saisi ce que je voulais dire. Sa stupéfaction lorsque j'ai ouvert la porte à contrecœur m'a encore plus déprimée.

C'était vraiment la honte. Des emballages de nouilles instantanées gisaient dans l'évier, où s'empilaient assiettes et casseroles sales. Par terre traînaient des canettes de soda alcoolisé vides et mon pyjama abandonné là. Rien d'étonnant que Chiyoko en soit restée bouche bée.

— Désolée.

Je me suis excusée avec embarras.

— Je vais vous aider à ranger, a-t-elle lancé gaiement.

Elle s'y est attelée sur-le-champ. J'avais peine à croire que c'était la même jeune fille qui, quelques instants auparavant, se tenait sur le quai de la gare, l'air si tourmenté.

Bien obligée, j'ai moi aussi entrepris de faire du rangement. Comment pouvait-on accumuler un tel désordre, je m'en étonnais moi-même tellement la pièce était en fouillis.

Puisqu'elle avait vu cette pagaille, l'heure n'était plus aux cachotteries. J'ai expliqué à Chiyoko que j'étais séparée de mon mari depuis six mois et que j'avais un fils prénommé Sôsuke, en première année d'école primaire, actuellement parti en colonie de vacances. Pendant ce temps, une éponge pleine de mousse à la main, Chiyoko briquait énergiquement l'évier jusque dans ses moindres recoins.

— Et comment vous appelez-vous ?

Effectivement, je savais son prénom, mais je ne m'étais pas encore présentée.

— Izumi.

— Et votre prénom ?

— Eh bien, c'est Izumi. Takahashi Izumi, trente-cinq ans, bientôt divorcée, ai-je dit avec l'impression de me confesser.

— Izumi... C'est un joli prénom.

Sur ces mots, Chiyoko s'est remise au travail. A croire que faire du rangement la mettait au comble de la joie, je l'entendais même fredonner. Moi, c'était tout le contraire, même s'il s'agissait de mon appartement, la tête et le corps lourds, je m'interrompais sans cesse. Ce qu'elle n'a pas manqué de remarquer, semble-t-il.

— Izumi, asseyez-vous, m'a-t-elle intimé sans façons.

A vrai dire, j'avais du mal à tenir debout. Après de longues heures passées devant ma caisse, j'avais les reins en compote. Je savais bien que si je ne faisais pas le ménage, l'asthme de Sôsuke empirerait, mais dans les faits, mon corps pesant ne m'obéissait plus.

J'ai obtempéré et, à peine installée dans le canapé, le sommeil m'a submergée. La veille, j'avais traîné devant la télé à regarder des émissions stupides presque jusqu'à l'aube et j'étais partie travailler quasiment sans avoir dormi. Du coup, j'étais accablée de fatigue.

Une fois allongée, je n'arrêtais plus de bâiller. J'étais gênée de la laisser ranger toute seule, mais garder les yeux ouverts m'était impossible. J'ai fermé les paupières, juste un instant.

Mais je m'étais endormie, dirait-on. J'ai repris mes esprits en entendant la chasse d'eau. J'avais

presque oublié que Chiyoko était là. Une couverture légère recouvrait maintenant mon corps. C'était celle de Sôsuke. Elle avait gardé son odeur. Cela signifiait-il que le terrible bazar de la chambre à coucher était aussi tombé sous les yeux de Chiyoko ? J'ai balayé du regard la pièce, mieux rangée qu'avant.

— Pardon !

En épongeant un filet de salive sur mon menton, je suis partie à la recherche de Chiyoko. Je l'avais invitée à manger, mais si je dormais, cela n'avait aucun sens.

Je me demandais où elle pouvait bien être ; elle était en train de nettoyer les toilettes.

— Chiyoko, laisse, vraiment. Ce n'est pas à toi de faire ça.

J'étais anéantie. Horreur, les toilettes aussi étaient franchement sales.

— Non non, je le fais parce que ça me plaît, ne vous en faites pas. Et puis, vous aviez l'air de si bien dormir.

— Je n'ai pas fait de bruit ?

Mes ronflements et grincements de dents étaient l'une des raisons invoquées pour justifier le divorce.

— Vous voulez parler de vos ronflements ? Parfois, ils cessaient brusquement, ça m'a inquiétée. Mais en plus, une fois...

Chiyoko s'est interrompue et, d'un air espiègle, a haussé les épaules en pouffant. C'est là que j'ai remarqué pour la première fois que l'une de ses canines chevauchait joliment les dents voisines.

— Quoi ? Allez, dis-moi, je veux savoir.

Je m'étais déjà tellement dévoilée, plus rien ne me faisait peur.

— Eh bien, vous avez eu un gaz de toute beauté.

— Oh non...

J'étais morte de honte, s'il y avait eu un trou, je m'y serais glissée immédiatement, roulée en boule.

— Mais vous savez, quand je vous ai entendue, je vous ai enviée. Vraiment, parce que c'était un gaz parfait, complètement libérateur. Et en plus, vous n'avez rien remarqué, vous avez continué à dormir profondément. Pour Choko, même devant sa famille, ce serait impossible. Mais, comment dire, je me suis trouvée stupide d'être comme ça.

J'étais consternée, les bras m'en tombaient. Je croyais avoir fait juste un petit somme. Mais en réalité, j'avais dormi une heure. Pendant que je dormais à poings fermés, une lessive avait même été pendue dans la pièce. Alors que je détestais ça quand mon mari étendait le linge. Quand ce n'était pas moi qui faisais le ménage, ce n'était jamais comme je voulais. Mais avec Chiyoko, je ne trouvais rien à redire. Pourquoi ? Cela me dépassait moi-même.

En tout cas, il faisait vraiment lourd ce soir-là. Plutôt que de rester à l'intérieur, mieux valait sortir, il faisait plus frais dehors. J'ai cuisiné à la va-vite et emporté les plats sur la terrasse. Je ne pouvais quand même pas servir uniquement des surgelés, j'avais tant bien que mal concocté un repas avec tous les restes dénichés dans le réfrigérateur. Même avec la meilleure volonté du monde, c'était loin d'être un régal.

— Je suis désolée...

Lorsque je suis montée avec le dernier plat, un sauté de saucisses et de tomates lié à l'œuf, Chiyoko m'attendait, les chaises et la table installées sur la terrasse. Je les avais achetées pendant les soldes de fin d'année, en prévision des barbecues de l'été. Mais

comme mon mari m'avait quittée peu après, elles n'avaient pas servi une seule fois.

Le riz avait été réchauffé au micro-ondes et la soupe de miso venait de sachets individuels tout prêts. J'étais désolée pour Chiyoko qui avait fait l'effort de venir jusqu'ici, mais il était tard, je n'avais pas le choix. Elle m'a poliment souhaité bon appétit avant de goûter à ce repas improvisé.

Moi aussi, j'ai commencé à manger. Les nuages s'étaient un peu dissipés par rapport à tout à l'heure, quand nous marchions dans la rue commerçante. Mais ce n'était pas un beau ciel nocturne bien dégagé.

J'étais en train de mélanger la sauce et la moutarde dans la barquette de *nattô*, quand j'ai entendu comme un reniflement.

— Qu'y a-t-il ?

J'ai glissé un regard vers le visage de Chiyoko à travers le rideau de ses cheveux ; un morceau de *tamagoyaki* entre ses baguettes, elle pleurait sans bruit.

— Pardon !

La cause de ses larmes m'est tout de suite apparue et je me suis excusée. J'ai honte de le dire mais mon omelette roulée est la pire du monde. Comme je mets toujours trop d'huile, les œufs sont aussi luisants que les échantillons en plastique exposés dans les vitrines des restaurants. Sôsuke en blague, on dirait le pelage d'une girafe, à cause des plaques de brûlé qu'il y a toujours ici et là. En plus, je ne l'assaisonne jamais. Sôsuke adore la sauce un peu sucrée, une sorte de sauce Worcestershire dont il arrose tout ce qu'il mange, du coup, ça me paraît normal.

Le *tamagoyaki* de ma mère était délicieux, doux et onctueux, mais elle a disparu avant de pouvoir m'apprendre sa recette.



— Si tu n'aimes pas, laisse-la.

Il n'y avait que Sôsuke pour se régaler de mon omelette roulée. Clairement, j'aurais mieux fait de m'abstenir.

— C'est infect ! a fini par gémir Chiyoko, les larmes roulant sur ses joues. C'est vraiment pas bon. Mais c'est délicieux !

Elle a sangloté encore plus fort. En larmes, elle continuait à grignoter cette omelette immangeable.

Incapable de saisir la cause profonde de ses larmes, je ne pouvais guère faire plus que lui frotter le dos. Ma colonne vertébrale était noyée sous la graisse, mais celle de Chiyoko, elle, pointait comme il faut sous la peau.

Au bout d'un moment, ses larmes séchées, elle s'est remise à manger avec appétit. Le riz réchauffé au micro-ondes, la soupe de miso en sachet, le *nattô* à la date de péremption dépassée, les saucisses et tomates sautées avec de l'œuf, et même le *tamagoyaki* qu'elle avait qualifié d'infect mais délicieux, elle a tout englouti.

Après avoir bu du thé en bouteille pour clore le repas, elle s'est étendue par terre, comme si c'était tout naturel. Je l'ai imitée. A combien d'années remontait la dernière fois que je m'étais allongée ainsi de tout mon long ? Le gazon artificiel, contre ma nuque, me chatouillait. A l'instant où j'ai desserré la ceinture de mon pantalon, un soupir m'a échappé.

J'ai lancé un coup d'œil à Chiyoko, des larmes coulaient encore de ses yeux. En faisant semblant de ne rien voir, j'ai de nouveau tourné mon regard vers le ciel.

— Choko, eh bien... a-t-elle soudain lancé.

Au début, sa façon de s'appeler elle-même Choko m'avait désarçonnée, mais il m'avait suffi de l'entendre plusieurs fois pour m'y habituer.

— C'est la première fois de sa vie qu'elle mangeait un *tamagoyaki* aussi mauvais.

— Pardon.

— Ne vous excusez pas, Izumi. Vous n'avez rien fait de mal, et pourtant, depuis tout à l'heure, vous n'arrêtez pas de vous excuser.

— C'est que je cuisine tellement mal...

De profil, Chiyoko était si belle qu'un instant, je n'ai pas pu la quitter des yeux. De longs cheveux châains, un nez à l'arête nettement marquée, des oreilles aux lobes percés... peut-être était-elle métisse. C'est sûrement pour ça qu'elle détonnait un peu dans le décor. Elle a poursuivi :

— Chez moi, l'omelette roulée, on l'achète toujours toute prête. Dans un grand restaurant célèbre, ou alors, on en commande exprès à un restaurant de sushis.

Moi, je n'avais jamais mangé de *tamagoyaki* de luxe. J'enviais le quotidien de Chiyoko. Sans doute vivait-elle dans un autre monde que le mien.

— Mais vous savez...

Les yeux rivés sur le ciel, elle a poussé un soupir.

— Quoi ?

— Le *tamagoyaki* de tout à l'heure, vous l'avez préparé rien que pour moi, de tout votre cœur. C'est pour ça qu'il était délicieux. Le goût était vraiment infect, mais pour Choko, c'était la meilleure omelette du monde.

Et d'une toute petite voix, elle a murmuré, merci pour ce repas. Mais celle qui avait envie de dire merci, c'était moi.

Quelques secondes plus tard, la paume de ma main s'est agréablement réchauffée. Chiyoko avait délicatement posé sa main sur la mienne. Sur le coup,

j'ai pensé que c'était sans le vouloir, mais peut-être pas, en fin de compte.

— Ta main est toute potelée, Izumi, on dirait celle d'un bébé.

Chiyoko s'était soudain mise à me tutoyer. Je préférais ça, j'avais l'impression que nous étions sur un pied d'égalité, j'étais contente.

La première fois que je l'avais aperçue sur le quai de la gare, elle portait un uniforme, elle était donc sans doute au lycée. Dans ce cas, elle avait forcément moins de vingt ans. Moi, j'étais au beau milieu de la trentaine, en arrondissant, j'étais plus proche des quarante ans.

Pourtant, étrangement, en sa compagnie, je ne sentais pratiquement pas la différence d'âge. Il me paraissait naturel qu'elle me tutoie et je n'avais pas spécialement l'impression d'avoir une jeune lycéenne à mes côtés. Au contraire, j'avais l'impression qu'elle était plus mûre que moi. J'étais parfaitement incapable de regarder les gens et la réalité en face, mais elle, oui.

Main dans la main, nous avons contemplé le ciel d'été. A un moment, ses paupières se sont fermées, elle s'est endormie. J'avais envie de voir une étoile filante, moi aussi. Mais en admettant que j'aie cette chance, quel vœu aurais-je bien pu faire ? Dans l'immediat, rien ne me venait à l'esprit.

J'avais cru la sauver, mais réflexion faite, c'était moi qu'elle avait sauvée.

Nous n'étions convenues de rien, mais le lendemain, et le jour suivant encore, elle est revenue à la maison. Sôsuke en colonie de vacances, l'austère semaine que je m'apprêtais à passer seule s'est soudain

transformée, avec l'apparition de Chiyoko, en une suite de journées exceptionnelles.

Je ne sais pas pourquoi, mais en sa compagnie, je me sentais comme si je jouais à la dînette sous un doux soleil de printemps. Cela dit, ce que nous faisions ensemble, c'était surtout ranger l'appartement.

Les tâches dont je ne venais pas à bout toute seule avançaient à grands pas avec Chiyoko. J'ai jeté tous mes magazines déjà lus, et j'en ai aussi profité pour me débarrasser des vêtements trop petits de Sôsuke.

Les habits et les affaires de mon mari, auxquels je n'avais pas encore réussi à toucher, c'est Chiyoko qui les a triés et mis en cartons. Outre ses vêtements, il y avait un tas de mangas et de CD. Les jouets et les livres d'images de Sôsuke, que je ne pouvais quand même pas jeter sans son accord, ont été rassemblés dans des cartons avec son prénom inscrit en gros caractères au marqueur. Les vêtements dont je ne voulais plus mais qui étaient encore mettables, Chiyoko les a empaquetés et s'est chargée de les faire parvenir à des camps de réfugiés à l'étranger.

Elle était en terminale, mais elle avait dix-neuf ans. Cela s'expliquait par le fait qu'elle était partie étudier un an en Australie. Elle avait aussi beaucoup voyagé à l'étranger. En l'imaginant métisse, je m'étais simplement fait des idées, mais dans son cœur, les paysages et les façons de penser d'autres pays avaient indubitablement fait leur chemin.

Faire du rangement en discutant avec Chiyoko d'un univers qui m'était inconnu était très agréable. Alors que ces heures auraient dû être empreintes de mélancolie, Chiyoko avait formidablement tout fait basculer. On n'aurait jamais dit que nous venions à

peine de nous rencontrer, tant être ensemble à la maison relevait de l'évidence.

Toutes ces choses que je devais faire et que j'avais longtemps négligées, faisant mine de ne pas les voir, diminuaient petit à petit, c'était plaisant. L'appartement n'avait jamais été très ensoleillé, mais au fur et à mesure que le rangement avançait, les pièces étaient chaque jour mieux éclairées, plus lumineuses. Voilà comment, d'un coup, les conditions ont été réunies pour mon divorce.

Alors que la rupture avec mon mari était consommée, je ne parvenais pas à aller de l'avant. Je ne me sentais pas capable d'élever correctement Sôsuke toute seule, y compris du point de vue financier. Et puis, je ne supportais pas l'idée d'en faire un enfant sans père. Même si ce n'était qu'une façade, ce serait mieux pour lui d'avoir ses deux parents, je l'avais toujours pensé.

Mais maintenant que l'appartement était rangé, j'étais décidée. Le chemin à parcourir, qui m'était resté invisible tant que j'avais gardé la tête baissée, je le discernais maintenant nettement.

Comme je ne travaillais pas ce jour-là, nous avons commencé à ranger dès le matin. Lorsque j'ai regardé la pendule, il était déjà plus de dix-sept heures.

Dans la cuisine méconnaissable de propreté, Chiyoko m'a préparé un verre de Calpis. J'avais oublié jusqu'à l'existence de ce breuvage dont elle avait déniché des sachets au fin fond du réfrigérateur. Parmi les condiments rangés au frigo, le seul dont la date de péremption n'était pas dépassée était la sauce préférée de Sôsuke.

— Izumi, je monte en premier !

J'ai repris mes esprits en entendant la voix de Chiyoko. Je me suis dépêchée de la suivre. Qu'il s'agisse du goûter ou des repas, pour manger, nous allions sur la terrasse. C'était devenu une règle implicite. Depuis notre rencontre, il n'avait pas plu une seule fois.

Je me faisais peut-être des idées, mais quand c'était Chiyoko qui le préparait, même le Calpis était meilleur. La désagréable sensation d'avoir un voile poisseux au fond de la gorge que me donnait autrefois cette boisson avait disparu. Depuis tout à l'heure, Chiyoko dégustait son verre à petites gorgées. Le tintement des glaçons était rafraîchissant.

Côte à côte, nous nous sommes accoudées à la rambarde du toit-terrasse. Peut-être à cause du goût du Calpis, j'avais l'impression d'être redevenue une écolière, j'étais détendue, comme en compagnie d'une amie de mon âge. Ce n'était pas encore le coucher du soleil, mais le ciel changeait progressivement de couleur, se préparait à la nuit.

— En hiver, d'ici aussi on voit le mont Fuji, ai-je annoncé avec une pointe de fierté, le doigt tendu vers l'ouest.

Quand ça n'allait pas, je venais souvent contempler le Fuji pour me remonter le moral.

Dans deux jours, Sôsuke serait de retour. Je n'avais aucune idée de la vie que nous allions mener tous les deux désormais, mais j'avais au moins décidé de déménager. Psychologiquement, je n'étais pas assez forte pour continuer à occuper l'appartement où nous avions vécu à trois.

Perdue dans mes pensées, je n'y avais pas prêté attention, mais la pénombre avait déjà envahi le ciel. Sous mes yeux s'étendaient de superbes nuages teintés de garance.

Fascinée, je contemplais le couchant aux couleurs flamboyantes lorsque soudain, les doigts de Chiyoko ont caressé ma joue.

Sur le coup, j'ai cru rêver. J'étais toute retournée, comme engourdie, et le visage de Chiyoko s'est approché du mien. Prise d'une anxiété subite, j'ai fermé les yeux.

Une sensation douce et souple a enveloppé mes lèvres. Peut-être à cause du Calpis qu'elle avait bu, sa bouche était fraîche, légèrement sucrée. Je rêvais, pas de doute.

Serrées l'une contre l'autre, en nous soutenant mutuellement, Chiyoko et moi nous sommes peu à peu rapprochées du gazon artificiel. Je ne tenais plus sur mes jambes. A l'instant où j'ai glissé à terre, le corps de Chiyoko a délicatement recouvert le mien.

J'étais en pleine confusion, je ne savais pas comment réagir. Alors que dans ma tête, je disais non, je tentais de résister, dans les faits, j'étais incapable du moindre mouvement. Je souhaitais que la nuit tombe rapidement, que l'obscurité cache mon visage et mon corps. Mais évidemment, à ce moment-là, le soleil couchant, dans un ultime sursaut, a dardé ses derniers rayons, illuminant tout. J'étais étendue par terre, dans une posture indécente.

Le sexe avec mon mari n'avait été qu'une épreuve, j'étais incapable du moindre geste qui lui aurait donné du plaisir. Si je m'étais réjouie de ma grossesse, c'était parce que pour un temps cela m'épargnerait les rapports avec lui. Mais là, c'était différent.

Chiyoko caressait délicatement ma peau, comme si elle m'effeuillait. Cela n'avait rien de douloureux. Rien d'une démangeaison, ou d'un chatouillement. La cuticule de mes ongles, l'envers du lobe de mes

oreilles, le creux de mon nombril, mes chevilles, jusqu'à la plante de mes pieds, elle m'effleurait partout avec douceur, en légèreté, à un rythme agréable.

Une seule fois, le visage de Sôsuke m'a traversé l'esprit, pour s'évanouir aussitôt. Mes os, ma langue, mon cerveau, mes cheveux, tout a fondu, j'avais l'impression d'être devenue une onctueuse goutte de nectar translucide.

— Izumi !

A l'instant où j'ai entendu mon prénom, les doigts de Chiyoko ont pénétré sans peine dans la petite grotte au creux de mon corps. Incapable de résister, j'ai pris sa tête entre mes deux mains et l'ai serrée contre ma poitrine.

— Je t'aime, a soufflé la voix rauque de Chiyoko.

Pourquoi ?

C'était la question que j'avais envie de lui poser. Mais, le souffle court, j'étais loin de pouvoir articuler le moindre mot. Pourquoi une fille aussi merveilleuse m'aimerait-elle...

Mon corps était mystérieusement comblé, jusque dans ses moindres recoins. Dans les bras de Chiyoko, j'ai émis un petit cri, d'une voix qui m'était encore inconnue.

Jusqu'à ce jour, jamais je n'étais sortie avec une femme. Mais tomber amoureuse d'une fille, cela m'était peut-être déjà arrivé. C'était en maternelle. Je veux me marier avec elle, lorsque j'avais annoncé à mes parents le prénom de la fillette, ils m'avaient réprimandée, tu ne dois pas dire ce genre de choses, le souvenir m'en était distinctement revenu à l'instant.

Dans les bras l'une de l'autre, nous nous sommes abandonnées sur le gazon artificiel. Des étoiles clairsemées illuminaient le ciel. Peut-être aurais-je dû



rendre la pareille à Chiyoko, j'ai hésité. Mais je ne savais pas comment m'y prendre. Je n'osais pas l'embrasser, ni même caresser sa peau, tout ce dont j'étais capable, c'était de contempler le ciel avec elle.

Alors, Chiyoko a susurré mon prénom.

— Qu'y a-t-il ?

Le tréfonds de ma grotte me picotait encore un tout petit peu.

— Izumi, là, tout de suite, tu es terriblement belle.

— Ne te moque pas d'une vieille comme moi.

Je n'avais pas l'intention de la prendre au sérieux. Et pourtant, cette simple réflexion – que Chiyoko me trouve belle – a brusquement fait jaillir en moi une émotion nouvelle. Elle me regardait vraiment, et cela me rendait heureuse.

C'est le lendemain que j'ai appris où elle habitait.

Ce jour-là, je devais travailler l'après-midi, Chiyoko était venue à la maison pour la matinée. Le rangement était quasiment terminé, alors nous sommes montées sur la terrasse où, en guise de petit-déjeuner, j'ai grignoté des viennoiseries qu'elle avait apportées. Soudain, elle a lancé :

— C'est ma maison, là-bas.

L'endroit qu'elle montrait du doigt était indubitablement la clinique Shimabara.

— Mais alors, ça veut dire que tu es la fille du docteur Shimabara ?

Coup de tonnerre dans un ciel bleu, je suis tombée des nues, oh là là, que faire ? J'ai senti un vertige me gagner.

La clinique Shimabara, dans le quartier, tout le monde connaissait. Sôsuke et moi, et aussi mon

bientôt ex-mari, c'était là que nous allions. Elle avait également un service d'urgences, c'était une excellente clinique, le médecin traitant idéal. Que la fille de ce docteur soit au bout du rouleau, au point de vouloir mourir, était impensable. Sans le réaliser, je l'ai dévisagée avec insistance.

— Je ne ressemble pas tellement à papa, hein ?

Chiyoko a pris exprès un air facétieux, les yeux ronds comme des billes. Quant à savoir si elle lui ressemblait ou non, j'étais tellement sidérée que je n'arrivais même plus à me rappeler le visage du docteur Shimabara.

Son père était un médecin réputé dans le quartier, doux et efficace. Il savait écouter les personnes âgées, traiter les maladies infantiles. Il prenait au sérieux même les plus petits symptômes, c'est pourquoi les gens d'ici lui faisaient confiance.

En apprenant cela, il m'a semblé obtenir la réponse à une des énigmes entourant Chiyoko. Sa distinction, qui ressortait malgré elle, venait sans doute de son éducation.

— Tu sais...

Ses longs cheveux raides ont soyeusement ondulé dans la brise. Je l'ai écoutée avec attention. Elle s'exprimait d'un ton détaché.

— Avant les grandes vacances, je me suis décidée à le dire à mes parents.

— Quoi ?

— Eh bien, que je suis lesbienne, quoi.

Elle est entrée dans le vif du sujet, sans détours.

— A ton avis, qu'est-ce qu'il a dit ?

Ne sachant pas quoi répondre, je suis restée muette, alors Chiyoko a continué, la colère perçant dans chacun de ses mots :

— Après m'avoir regardée comme si j'étais une criminelle, il m'a traitée de dépravée. Et puis il m'a ordonné de ne plus jamais en parler, à personne.

Un père qui dit ça à sa fille, c'est possible ? Et un médecin qui fait de la discrimination ? Travailler pour la communauté, donner de l'argent, tout ça, il sait le faire et les gens le prennent pour quelqu'un de bien, d'ailleurs je reconnais que c'est bien, mais en même temps, il ne se gêne pas pour blesser ses proches. Et en plus, il ne se rend même pas compte du mal qu'il leur fait. Il est convaincu de toujours avoir raison, aucun doute ne l'effleure.

Au fil de sa tirade, Chiyoko s'échauffait de plus en plus.

— Je suis sûre que s'il s'agissait de l'enfant de quelqu'un d'autre, il dirait qu'être homosexuel ou hétérosexuel, ce n'est pas un problème, que l'essentiel, c'est de réussir sa vie, il dirait un truc comme ça. Mais pour sa fille, c'est différent. Il va essayer de me boucler, c'est certain. Parce que tout ce qui compte pour lui, c'est les apparences.

En bas, des enfants sont passés devant l'immeuble en fredonnant une chanson aux paroles rigolotes de leur invention. Une question m'est venue à l'esprit, que j'ai posée à Chiyoko.

— Et ta mère ? Elle n'a pas pris parti pour toi ?

Dans une situation comme celle-là, si le père se braque, on peut compter sur la mère. Les parents, c'est comme ça. Mais chez les Shimabara, c'était différent, semble-t-il.

— Non. Maman, elle est complètement sous sa coupe. C'est un robot manipulé par son mari.

Ce rejet sans nuances m'a arraché un gros soupir.

Je comprenais ce que ressentait Chiyoko, mais j'avais aussi de la compassion pour cette mère traitée de robot par sa propre fille. J'étais comme elle. Je m'étais toujours contentée d'obéir à mon mari, sans avoir d'opinion personnelle.

— Dis-moi, Izumi, tu sais ce qui est bien ou mal, toi ? Je ne fais de mal à personne, alors pourquoi je ne pourrais pas vivre comme je l'entends ? Pourquoi faut-il que mes parents rejettent mon homosexualité ? Je ne veux pas rester là-bas, j'étouffe.

Elle avait débité sa tirade d'une traite, hors d'elle.

Mais moi, pour commencer, je ne savais pas si j'étais lesbienne ou pas. Donc, incapable de lui fournir une réponse valable, je ne pouvais que garder le silence.

Parce que jusqu'à présent, j'avais vécu la vie d'une femme ordinaire. Même si, à la maternelle, j'avais voulu me marier avec une fille, à l'adolescence, j'avais eu ma première histoire d'amour avec un garçon de ma classe, et au lycée, j'étais sortie avec un camarade de mon club qui était plus âgé que moi. Ensuite, je m'étais éprise d'un collègue de travail, je l'avais épousé, j'étais tombée enceinte dans la deuxième moitié de la vingtaine et j'avais mis au monde Sôsuke. Jamais montrée du doigt par personne, une vie de femme sans le moindre accroc.

Mais pour Chiyoko, les choses étaient différentes. Elle disait avoir découvert son homosexualité pendant son séjour en Australie. Les caresses qu'elle m'avait prodiguées la veille n'étaient sans doute pas une première pour elle.

Et pour moi... pour moi, c'était inconcevable. Une telle chose ne risquait pas de m'arriver. Je l'avais cru. J'y croyais encore, d'ailleurs. Je me disais que ça ne se reproduirait pas. Du coup, tout en écoutant

Chiyoko, quelque part, je ne me sentais pas vraiment concernée.

Pendant que je retournais ces pensées dans mon esprit, elle a soudain lancé :

— Izumi, allons-nous-en d'ici.

Ses yeux plantés dans les miens, elle a proféré ces mots incroyables. Sa proposition était tellement extravagante qu'un instant, j'en suis restée sans voix.

— On ira vivre tous ensemble là où les étoiles sont belles.

— Tous ensemble ?

— Ben oui, Izumi, Sôsuke et Choko, tous les trois.

— Mais tu ne connais même pas Sôsuke.

— Ne te fais pas de souci. Je ne l'ai pas encore rencontré, mais on s'entendra bien, j'en suis certaine.

Peut-être se payait-elle la tête d'une bonne femme ignorante. Je me suis efforcée de m'en convaincre. Mais son regard était grave.

— Ce que tu me proposes, c'est une fugue amoureuse ?

J'ai craintivement prononcé le mot, et Chiyoko a hoché la tête d'un air pénétré.

Cette idée était totalement surréaliste. Une fugue amoureuse. En prime, avec une mineure, la fille du docteur Shimabara. En admettant que nous le fassions, ce serait la débandade sur-le-champ, c'était évident. Je le savais bien, parce que cela s'était passé comme ça pour mon mariage. Le temps où l'amour vous fait accepter l'autre dans son entier est limité.

Mais quelque part au plus profond de moi, cela m'a fait rêver. S'il m'était donné de vivre ainsi, comme je serais heureuse !

Là où les étoiles sont belles. La formule de Chiyoko avait fait mouche. C'est vrai, cela faisait si

longtemps que je n'avais pas vu un vrai ciel étoilé. Dans un endroit comme ça, l'air devait être pur. Et alors, peut-être que Sôsuke guérirait de son asthme.

J'avais envie de partir loin, ailleurs.

J'avais envie de refaire ma vie.

J'avais envie de vivre davantage en accord avec moi-même.

Cette histoire de fugue amoureuse arrivait pile au bon moment. Depuis que j'étais séparée de mon mari, ces envies couvaient confusément en moi.

Il m'a fallu peu de temps pour réaliser que Chiyoko m'était indispensable. Sôsuke est rentré de colonie et je n'ai pas pu la voir pendant quelques jours : voilà comment, pour la première fois, j'ai compris à quel point elle était importante pour moi. Dans mon cœur, une place lui était déjà réservée.

Ce n'était pas seulement dans mon cœur. Dans ma vie, dans mon quotidien, la chaleur de sa présence prenait déjà beaucoup de place.

Du coup, quand je ne pouvais pas la voir, un vide se formait à cet endroit, balayé par un courant d'air froid. Cela ne faisait même pas deux semaines que nous nous étions rencontrées et je n'arrivais déjà plus à imaginer la vie sans elle.

J'avais envie de la voir.

Ce sentiment privé de son objet me lancinait jour et nuit. Quand je ne pouvais pas voir Chiyoko, j'étais tout le temps un peu triste.

Je repensais sans cesse à la couleur du ciel ce jour-là, la saveur du Calpis que j'avais bu avant, le mouvement des mains de Chiyoko, son souffle, j'y revenais malgré moi, comme on tourne et retourne un bonbon dans sa bouche. Je fouillais inlassablement

ma mémoire en me demandant si ce n'était pas qu'un rêve. Mais les sensations, indéniablement inscrites dans mon corps, étaient irréfutables.

Depuis que je ne pouvais plus la voir, j'avais trouvé la force d'accepter la réalité de ce qui était arrivé.

Immédiatement, je m'étais sentie capable de l'assumer, de vivre en allant de l'avant, la tête haute. Maintenant, j'étais moi aussi prête à confier à Chiyoko mes véritables sentiments. Je voulais les lui communiquer par des mots plus forts que « je t'aime ». J'avais envie de la voir, de vite lui exprimer mon amour.

Ce soir-là, dans le bain avec Sôsuke, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai tout raconté. Je voulais lui dire la vérité en premier, sans ambages.

— Tu sais, j'aime quelqu'un.

J'étais quand même gênée de le lui avouer en face, alors je l'ai fait pendant que je lui frottais le dos. En colonie de vacances, il avait sans doute beaucoup joué dehors. Sur son dos frêle, la trace du maillot de corps se voyait nettement. Sa nuque et ses bras étaient tout bronzés, seul son dos blanc se détachait.

— Tu aimes quelqu'un ?

Sôsuke s'est retourné au bout d'un instant et m'a interrogée. Des bulles de savon ornaient ses longs cils.

— Oui, et en plus, c'est une fille.

— C'est une bonne copine ?

Cette question a stoppé le mouvement de mes mains sur son dos.

— Eh bien, c'est une amie, mais ce n'est pas que cela. Elle s'appelle Chiyoko.

— Ah bon.

Avait-il compris ? Une expression indéchiffrable sur le visage, il a fait la moue et a repris sa position. J'ai versé de l'eau chaude sur son dos. Sa peau lisse m'évoquait toujours un œuf dur.

Je ne ressens pas le besoin de le clamer sur les toits, mais pour moi, la personne la plus importante au monde, c'est Sôsuke. Mettre en balance mon amour pour mon fils et mes sentiments pour Chiyoko, c'est une drôle d'idée, mais s'il me fallait choisir, sans la moindre hésitation, je saisirais la main de Sôsuke. Donc, s'il n'acceptait pas Chiyoko, j'étais prête à en prendre mon parti et à renoncer à elle.

Le face-à-face aurait lieu au parc de jeux du quartier.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu Chiyoko. Dix jours, en réalité, mais qui m'avaient semblé un gouffre sans fin, comme si j'avais fait le tour de la Terre.

Au parc, en ce dimanche, des familles et des couples se détendaient chacun à leur manière en profitant d'une agréable journée. Jusqu'à présent, je n'avais vu Chiyoko que chez moi, la rencontrer à l'extérieur avait quelque chose de nouveau.

Elle avait préparé exprès un pique-nique. Il y avait des sandwiches aux croquettes de pomme de terre, aux côtelettes de porc panées, au steak haché. Ils étaient magnifiques, comme si elle les avait achetés à la boulangerie. Vu qu'il était juste midi, nous nous sommes d'abord installés sur un banc pour déjeuner tous les trois.

Alors que je fouillais dans mon sac à la recherche de la petite bouteille de sauce que j'emportais toujours, Sôsuke avait déjà commencé à manger.



— Tu n'en veux pas ?

Je voulais être sûre qu'il n'y renonçait pas par timidité, mais il m'a répondu qu'il n'en avait pas envie et a pris un autre sandwich.

Les sandwiches préparés par Chiyoko étaient étonnamment bons. Ils avaient la générosité du fait maison, mais aussi un goût divin. C'était peut-être la première fois que j'en mangeais d'aussi savoureux.

Les sandwiches semblaient avoir fait leur effet, car Sôsuke, pourtant timide, s'est laissé apprivoiser par Chiyoko. En un clin d'œil, ils se sont entendus comme larrons en foire et m'ont abandonnée après le déjeuner, disparaissant je ne sais où. J'ai rangé les affaires et je suis partie à leur recherche. La lumière d'été était éblouissante, à un point presque douloureux.

Je me demandais où ils étaient passés ; ils s'amusaient à grimper aux arbres dans un terrain vague. De la part de Sôsuke, cela ne m'étonnait pas, mais Chiyoko aussi, pieds nus, grimpait aux branches. Sans se soucier de salir sa robe d'un blanc immaculé ou de montrer sa culotte, elle s'amusait comme une folle en poussant des cris. Sôsuke aussi criait et riait à pleins poumons. Cela faisait bien longtemps que je ne l'avais pas vu s'amuser ainsi.

Ni mon mari ni moi n'étions le genre de parents à jouer avec lui. Donc, lorsque nous allions au parc en famille, le seul à gambader était Sôsuke, et nous, assis sur un banc, nous le surveillions, c'est tout. Mais Chiyoko était différente. Comme Sôsuke, elle courait de toutes ses forces et grimpait aux arbres de tout son cœur. Lorsqu'elle jouait avec lui, à des lieues de sa maturité habituelle, elle semblait être redevenue une petite fille.

Depuis le départ de mon mari, accaparée par les tâches domestiques et le travail, je n'avais guère eu le loisir d'accompagner Sôsuke au parc. Peut-être aurait-il voulu qu'on y aille ensemble, mais il y avait renoncé, comprenant que j'étais débordée.

On me croira sans doute aveuglée par l'amour maternel, mais Sôsuke est vraiment un gentil garçon.

A la kermesse de l'école maternelle, quand il y a eu un concours pour attraper le plus possible de bonbons, les autres enfants écartaient les doigts tant qu'ils pouvaient pour essayer d'en saisir un maximum, mais Sôsuke s'est contenté d'un unique bonbon. Lorsque je lui ai demandé pourquoi il n'en avait pas pris davantage, il m'a doucement répondu que s'il en prenait plein, il n'y en aurait plus pour les autres. Et en plus, il n'a même pas mangé son bonbon, il me l'a offert.

Devant Sôsuke et Chiyoko qui s'amusaient en poussant des cris, soudain, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. J'avais beau m'obstiner à sécher mes larmes, elles me montaient aux yeux. S'amuser en famille un dimanche au parc : j'ai subitement réalisé combien ce bonheur banal était un luxe.

Lassés de grimper aux arbres, ils jouaient maintenant à la balançoire en faisant les clowns. Les cris de joie de Sôsuke résonnaient à travers le parc. J'étais heureuse de le voir ainsi. Tellement heureuse que j'étais au bord du vertige. Et alors, debout sur la balançoire, il m'a appelée :

— Mam's, toi aussi !

— Viens, Izumi ! Viens jouer avec nous.

Chiyoko aussi me faisait signe de la main avec insistance.

Je me suis décidée à quitter mon banc. A petites foulées je les ai rejoints. Faire de la balançoire, ça ne

m'était pas arrivé depuis l'enfance. En lançant des cris d'encouragement, ils m'ont poussée plusieurs fois pour me faire prendre de l'élan.

A chaque poussée, un souffle d'air me fouettait. Qu'est-ce que c'était agréable ! J'avais l'impression, pour la première fois de ma vie, de goûter au vent.

A cet instant, une certitude s'est imposée à moi.

Une famille, ce n'était pas une question de sexe ou d'âge.

En fin de compte, nous sommes restés au parc jusqu'en fin d'après-midi. La robe blanche de Chiyoko était toute sale et Sôsuke avait transpiré, ses vêtements étaient trempés.

Ils en étaient maintenant à s'appeler Sô et O-Choko ; lorsque je me suis approchée, ils sentaient la sueur à plein nez. Sans doute mon corps exhalait-il la même odeur. Les yeux de Sôsuke brillaient d'excitation comme jamais.

— Allez, on ne va pas tarder à rentrer.

Avec tout ce qu'il avait transpiré, s'il ne prenait pas rapidement un bain, il allait avoir des boutons de chaleur. Et puis j'étais inquiète, une crise d'asthme guettait peut-être.

Mais alors, chose rare, Sôsuke a protesté.

— Nan, je veux encore jouer avec O-Choko.

Un instant, j'en suis restée bouche bée. Parce que c'était un enfant docile, qui ne se rebellait que rarement. Mais là, il était complètement buté.

— O-Choko aussi doit rentrer, ai-je tenté de le convaincre.

— Alors, elle rentre avec nous.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il a serré dans ses deux mains un pan de la robe de Chiyoko.

Il avait même des larmes plein les yeux. Malgré tout, peut-être pour ne pas pleurer devant Chiyoko, il les retenait de toutes ses forces. C'était attendrissant.

Dans ces cas-là, je finissais par m'énerver et je me dépêchais de rentrer en traînant de force Sôsuke par la main. Mais Chiyoko était différente.

— Sô, on jouera ensemble une autre fois, lui a-t-elle dit, accroupie pour se mettre à sa hauteur, les yeux rivés aux siens.

Alors qu'il résistait depuis tout à l'heure, il a fini par craquer et deux grosses larmes ont roulé sur ses joues. Sans doute contrarié, il a fait la moue et détourné le visage.

— Alors, écoute-moi. Entre continuer à jouer aujourd'hui mais ne plus jamais revenir au parc, et rentrer maintenant mais pouvoir revenir jouer ensemble, qu'est-ce que tu préfères ? C'est toi qui décides, d'accord ?

— Je veux revenir jouer, a-t-il répondu d'une voix sage à la proposition de Chiyoko.

J'avais l'impression d'assister à un tour de magie. Sôsuke, transfiguré, s'est mis en marche à grands pas.

Après avoir quitté Chiyoko à la sortie du parc, une fois seule avec Sôsuke, je l'ai interrogé.

— Qui s'est bien amusé ?

— Moi !

Il a répondu avec force.

— Qui aime bien Chiyoko ?

— Moi !

Prenant exemple sur lui, j'ai vivement levé la main.

Le soleil couchant était tout rouge. Par terre, mon ombre et celle de Sôsuke s'étendaient à l'infini, toutes

droites. Dans un avenir proche, celle de Chiyoko viendrait sans doute s'y ajouter.

Le face-à-face s'était soldé par un succès.

C'était une vraie réussite, qui dépassait de loin toutes mes attentes.

Dans ces conditions, je mourais d'impatience de divorcer. Moi qui suis habituellement d'une prudence excessive, je me sentais comme un guerrier invincible. Le succès de la rencontre entre Chiyoko et Sôsuke me donnait des ailes. Une fois ma décision prise, tout est allé vite, comme des dominos qui tombent.

En ce qui concerne le divorce, comme c'était moi qui renâclais jusqu'à présent, mon mari a été plutôt surpris. Avec les indemnités qui m'ont été versées, j'ai immédiatement acheté une voiture. Un vieux combi Volkswagen. J'y ai entassé le strict minimum et nous avons quitté la ville, Chiyoko, Sôsuke et moi.

Chiyoko avait informé le lycée de l'interruption de ses études. A l'issue d'une terrible dispute avec ses parents, son père avait fini par la laisser libre de ses mouvements. Il avait juste exigé qu'elle ne parle à personne de son homosexualité et de son départ de la maison. C'était à cette condition qu'il avait apposé son sceau sur le formulaire d'interruption de scolarité.

Evidemment, je mentirais si je disais que je n'avais pas hésité.

Quand même, mon amie était une adolescente. Chiyoko était assurément mûre, mais par certains côtés, elle était aussi naïve et ignorante. Etait-il raisonnable de partir avec elle sans réfléchir, de m'abandonner à mes sentiments ? J'ai failli faire marche arrière un nombre incalculable de fois.